

D'une alliance à l'autre : la Pâque

Frédéric Baudin

Exode 12. 1-20 (extraits) : **Institution de la Pâque**

« Le Seigneur dit à Moïse et Aaron, en Égypte : « Ce mois-ci devra marquer pour vous le début de l'année, ce sera le premier mois. Allez dire à toute la communauté d'Israël : Le dixième jour de ce mois, procurez-vous un agneau ou un chevreau par famille, [...] un mâle d'un an, sans défaut que l'on le gardera jusqu'au quatorzième jour du mois. Le soir de ce jour, dans l'ensemble de la communauté d'Israël, on égorgera la bête choisie. On prendra de son sang pour en mettre sur les deux montants et sur la poutre supérieure de la porte d'entrée, dans chaque maison où l'un de ces animaux sera mangé. On rôtiira cette viande puis, pendant la nuit, on la mangera avec des pains sans levain et des herbes amères. [...] »

Voici dans quelle tenue on mangera ce repas : les vêtements serrés à la ceinture, les sandales aux pieds et le bâton à la main. On mangera rapidement. Telle sera la Pâque, célébrée pour moi, le Seigneur.

*Pendant cette nuit, je passerai à travers l'Égypte et je ferai mourir tous les premiers-nés du pays, des hommes comme des bêtes. J'exécuterai ainsi ma sentence contre les dieux de l'Égypte, moi qui suis le Seigneur. Mais sur les maisons où vous vous tiendrez, le sang sera pour vous un signe protecteur ; je le verrai et je **passerai au-dessus** de vos maisons. Ainsi vous échapperez au fléau destructeur, lorsque je punirai l'Égypte. D'âge en âge vous commémorerez cet événement par une fête solennelle pour m'honorer, moi, le Seigneur : ce sera pour vous une règle irrévocable. Pendant sept jours, vous mangerez du pain sans levain. [...] Vous célébrerez cette fête des pains sans levain, en rappel du jour précis où j'ai fait sortir votre peuple d'Égypte. »*

La Pâque en Égypte

La Pâque est en premier lieu un *jugement* exercé par Dieu sur les Égyptiens (et sur leurs divinités) qui ont refusé de se plier à l'ordre du Dieu unique, le Dieu d'Israël. Ce jugement se traduit par dix « fléaux » (plaies) : invasions d'insectes, maladies du bétail comme des hommes, morts des premiers-nés.

Mais la Pâque est aussi (et avant tout !) un jour de *délivrance* pour le peuple d'Israël, chaque fois épargné lorsque ces fléaux se manifestent. C'est au cours du dernier de ces jugements que la Pâque prend tout son sens : Dieu veut épargner le peuple d'Israël et le distinguer du peuple égyptien. Les Juifs doivent donc apposer un signe de reconnaissance sur les montants des portes de leurs maisons : ils aspergent les linteaux avec le sang d'un agneau ou d'un chevreau sacrifié à cette occasion, puis rôti pendant la nuit et enfin mangé avec des herbes amères et des pains sans levain. En voyant ce signe, Dieu « passera au-dessus » des maisons sans s'arrêter : c'est la signification du mot Pâque en hébreu (*Pessa'h*), bien traduit en anglais par *Passover* !

La Pâque est aussi appelée la « fête des pains sans levain ». Deux explications nous sont données : au moment de la sortie d'Égypte, la pâte contenait du levain, mais le départ précipité l'a empêchée de lever (Ex 12. 34) ; c'est en souvenir de cet événement que les pains sont ensuite cuits « sans levain » (en hébreu : *matsa* ; en grec : pain *azyme*) pour célébrer cette fête.

Les juifs devront ensuite célébrer la Pâque d'année en année, au printemps, saison du renouveau, début de la moisson des orges, dont on fête déjà les prémices de la récolte. Une convocation solennelle est adressée à tout le peuple d'Israël invité à se rassembler « là où Dieu a sa demeure », d'abord autour du tabernacle dans le désert du Sinaï, une simple « habitation » en toile qui abrite le lieu où Dieu « réside » parmi son peuple, puis le temple à Jérusalem. C'est l'une des trois « fêtes de pèlerinage » qui rythment la vie agricole du

peuple juif : on « monte à Jérusalem » pour la célébrer, comme à *Shavouot*, la Pentecôte, à la fin du printemps (début de la moisson du blé), et à *Souccot*, la fête des tentes, qui marque, à l'automne, la fin de toutes les récoltes lors de grandes réjouissances.

La Pâque est donc un temps de *commémoration* : le peuple d'Israël doit se souvenir de la sortie d'Égypte, de la délivrance opérée par Dieu, comme si chacun avait « un fronton entre les yeux » (un mémorial pour ainsi dire gravé dans la tête), sur son bras (pour s'en souvenir dans tous les actes) et sur le montant de la porte d'entrée (pour s'en souvenir alors que chacun est libre, dans son lieu d'habitation) ; c'est aussi un rappel du premier signe demandé par Dieu : le sang de l'agneau sur le linteau des portes. Aucun « étranger » (non-juifs, ou plus précisément « non circoncis », donc étranger à l'alliance entre Dieu et son peuple) ne peut toutefois manger le repas de la Pâque.

Pour le peuple d'Israël, la Pâque est une fête qui marque sa libération : il sera désormais le peuple qui *appartient* à Dieu, comme un fils attaché à son père (Exode 19.5-6 ; Deutéronome 7.6 ; 14.2) ; il sera « saint », selon l'expression biblique, entièrement consacré à Dieu et sa conduite en donnera la preuve : « Vous serez saints, comme je suis saint » (Lévitique 11.44 ; 19.2). Le peuple de Moïse, unanime, acceptera volontiers d'obéir à cet ordre avant même de recevoir la Loi qui précisera les termes de cet engagement (Exode 19.8). Cette « alliance » avec Dieu sera hélas rompue, aussitôt après que Moïse reviendra avec les tables de la Loi : il trouvera son peuple vautré dans une orgie sacrée liée au culte rendu à un bœuf en or, comme on le pratiquait dans de nombreuses régions du Moyen-Orient ancien. L'alliance avec Dieu sera ensuite plusieurs fois négligée par le peuple de Dieu, et finalement rompue, comme l'annonçait déjà l'auteur du Deutéronome, ce que le prophète Jérémie confirmera plus tard (Deutéronome 31.16-20, Jérémie 31.31-32).

La Pâque au temps de Jésus

Luc 22. 7-13

*« La veille du jour des pains sans levain, où l'on devait **sacrifier** la Pâque, Jésus envoya Pierre et Jean, en disant : Allez nous **préparer** la Pâque, afin que nous la **mangions**. Ils lui dirent : Où veux-tu que nous la **préparions** ? Il leur répondit : Voici : quand vous serez entrés dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau, suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au maître de la maison : « Le Maître te dit : Où est la salle où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? » Il vous montrera une grande chambre haute, aménagée : c'est là que vous préparerez (la Pâque).*

*Ils partirent, trouvèrent les choses comme Jésus le leur avait dit et ils préparèrent la Pâque. L'heure venue, Jésus se mit à table avec les apôtres. Il leur dit : J'ai vivement désiré manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir ; je vous le dis, je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. Il prit une coupe, **rendit grâces** et dit : Prenez cette coupe, et distribuez-la entre vous, car, je vous le dis, je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu.*

Ensuite, Jésus prit du pain ; et après avoir rendu grâces, il le rompit et le leur donna en disant : Ceci est mon corps, qui est donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi.

*De même, après le repas, il prit la coupe et la leur donna, en disant : Cette coupe est la **nouvelle alliance** en mon sang, qui est répandu pour vous (en signe de rémission des péchés). »*

Du temps de Jésus, les fêtes de pèlerinage sont bien suivies dans l'ensemble, nous le voyons dans les évangiles. On continue de « monter à Jérusalem » pour célébrer les fêtes. Dans ce texte, trois verbes importants sont mentionnés en rapport avec la Pâque : *préparer, sacrifier, manger*.

Préparer : Il fallait pour chaque famille trouver un endroit approprié, « purifié », débarrassé de tout levain, nettoyé à fond : c'est sans doute pour cette raison que Jésus charge deux de ses disciples d'aller « préparer » la Pâque. C'est toujours une tradition juive : on recherche le *'hamets* (levain) pour le faire disparaître des maisons, un véritable nettoyage de printemps !

Sacrifier : comme du temps de Moïse, il fallait offrir des agneaux (ou des chevreaux) en sacrifice, puis les rôtir avant de les manger : le sacrifice de l'agneau pascal dans le temple était le moment le plus solennel de la Pâque.

Manger : On s'assemblait en famille (ou le maître avec ses disciples) pour « manger la Pâque » (en fait, l'agneau qui désigne la Pâque).

Le *seder* (mot hébreu qui signifie : ordre, liturgie) était un repas semble-t-il déjà bien codifié (la rédaction du Talmud, dès le siècle suivant, confirme ces données) ; plusieurs passages des évangiles nous permettent de mieux saisir certains détails de ce repas de la Pâque.

Luc 22. 14-18 : Jésus prend une première coupe de vin et rend grâces (prière rituelle de bénédiction). Cette prière se récite toujours aujourd'hui : « Béni sois-tu, Seigneur notre Dieu, maître de l'univers, toi qui a créé le fruit de la vigne... ». Le repas traditionnel compte quatre coupes de vin rituelles pendant le repas, deux sont mentionnées par Luc, « avant » et « après » le repas (voir plus loin, v. 19-20).

Jean 13. 1-20 : Jésus lave les pieds de ses disciples et leur donne une leçon d'humilité : ce moment correspond peut-être à l'une des « ablutions rituelles » (lavage des mains) lors du Seder.

Jean 13. 21-27 : Judas trahit Jésus. Le signe de sa trahison donné par Jésus à Pierre et Jean est mentionné lorsque Judas « trempe son morceau dans le plat » : il s'agit probablement du moment où l'on trempe un morceau de pain sans levain (*matsa*), enroulé dans l'une des herbes amères (hébreu *maror*), dans une pâte de fruits (hébreu *'harosset*) qui symbolise le mortier que les juifs devaient fabriquer en Egypte.

Luc 22. 19-20 Jésus prend du pain, récite une bénédiction (« Béni sois-tu, Seigneur notre Dieu, maître de l'univers, toi qui fait sortir le pain de la terre ») et partage le pain avec ses disciples.

Luc 22. 19-20 Jésus prend une *deuxième* coupe de vin, récite la bénédiction rituelle et inaugure la « Nouvelle Alliance en son sang » il faudra « se souvenir ».

Jean 14-17 : le repas s'achève par un discours édifiant adressé par Jésus à ses disciples, sur les thèmes de la libération de l'esclavage (du péché) et des « fruits » de la terre promise : la vigne, symbole de la liberté du peuple juif lorsqu'il est entré dans le pays d'Israël, et les « fruits » de la présence de l'Esprit de Dieu : amour, paix, joie, etc.

Marc 14. 26 : un détail est ajouté par Marc : les cantiques. Il s'agit des psaumes du « Hallel » : ce mot signifie « louange », il désigne les psaumes 113 à 118 chantés vers la fin du repas dans le cadre liturgique du seder. Jésus et ses disciples chantent ces cantiques avant de se rendre au jardin de Gethsémani.

Si l'on résume l'ordre de ce *seder* (à supposer que ce soit le cas de ce repas particulier d'après les évangiles) : 1^{ère} coupe de vin, ablutions, pain trempé dans le plat, pain et 2^{ème} coupe de vin partagés avec les disciples (Nouvelle Alliance), discours de Jésus, Psaumes.

De l'ancienne à la nouvelle Alliance

Pourquoi Jésus choisit-il d'inaugurer la « Nouvelle Alliance en son sang » lors du repas de la Pâque ?

Pour célébrer cette fête lors du *séder*, la loi, enrichie par diverses traditions, invite les Juifs à raconter (*haggadah*, récit) la sortie du peuple d'Israël d'Égypte, sous la conduite de Moïse et surtout de Dieu lui-même, d'une « main puissante, le bras étendu sur son peuple ». Les pains sans levains et les herbes amères en constituent les éléments fondamentaux, conformes aux ordonnances bibliques, auxquels on a ajouté ensuite d'autres gestes et symboles : le vin (signe de la liberté dans la terre promise où chacun peut « cultiver sa vigne et son figuier »), les ablutions (signe courant de purification, comme l'immersion dans l'eau, le baptême), le pain trempé dans le *'harrosset* : ces symboles ont tous un lien avec la situation des juifs esclaves en Égypte et libérés pour s'installer dans le pays promis par Dieu à Abraham et sa descendance. Les évangiles ne donnent pas d'autre précision, mais la viande d'agneau constitue certainement le « plat de résistance » de ce repas ; on peut penser que des bols d'eau salée sont également disposés sur la table, comme l'attestent de très anciens témoignages : ils symbolisent les larmes versées par les juifs qui souffraient de leur situation en Égypte.

Quoi qu'il en soit, à ce moment précis du repas, Jésus accomplit pleinement la Pâque : il est le Messie, le serviteur du Seigneur qui s'apprête à souffrir et à mourir, annoncé par les prophètes (Esaïe 53 ; Psaume 22, etc.) ; il est bien « l'Agneau de Dieu offert en sacrifice pour ôter le péché du monde », comme l'avait annoncé Jean-Baptiste. marque la naissance d'un peuple autrefois esclave qui devient libre.

Jésus va sceller cette *nouvelle alliance*, déjà annoncée par les prophètes (Jérémie 31.31-34), avec « son propre sang » (par son sacrifice, sa *vie* donnée), comme l'ancienne l'avait été par Moïse avec le sang des animaux offerts en sacrifice par Aaron et par les prêtres attachés au service du tabernacle et du temple.

Jésus est la victime expiatoire offerte sur l'autel, il porte sur lui le péché du monde, il se substitue au coupable pour endurer le jugement, la mort spirituelle que mérite le pécheur ; mais il est également le souverain prêtre, le sacrificateur par excellence, le « médiateur d'une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes » (lire toute l'épître aux Hébreux !).

Les disciples comprendront plus tard que dans la foi en Jésus, « par la croix » ou « par son sang », l'alliance de Dieu avec Israël est élargie à tous les peuples. Les non-juifs qui reconnaissent en Jésus le Messie et Seigneur ne sont plus des « étrangers », ils forment avec les juifs qui ont cru en lui un nouveau peuple. Jésus a fait tomber le mur de haine qui les séparait : Pierre le découvre en visitant, sur l'ordre de Dieu, la famille romaine de Corneille à laquelle il annonce l'Évangile, la Bonne Nouvelle du Messie Jésus venu aussi pour les non-juifs (Actes 10) ; Paul l'enseigne avec force et clarté aux communautés, encore récentes, d'Asie mineure, de Macédoine, de Grèce et de Rome (Ephésiens 2.11-22). Tous les « croyants en Jésus », « circoncis par l'Esprit de Dieu »¹, peuvent donc désormais manger ce repas de communion (ou Sainte Cène) qui résume et symbolise le repas de la Pâque !

Du repas de la Pâque au repas de communion (Sainte-Cène)

Les disciples de Jésus, juifs ou non, qui célèbrent la Pâque racontent la sortie d'Égypte, sans doute, mais ils vivent surtout cette délivrance sur un plan spirituel. Les pains sans levain (*matsot*) et les herbes amères (*maror*) sont les symboles du mal, du péché, de l'amertume que nous ressentons en commettant ou en subissant le mal, ce qui est le premier pas d'un retour à Dieu. En mangeant le pain et en buvant le vin, nous entrons de plain-pied dans la Nouvelle Alliance que Jésus a inaugurée en offrant sa vie sur l'autel de Dieu : nous accédons à la terre promise, un « pays de vigne et de figuiers, d'oliviers et d'amandiers, etc. », comme le soulignait déjà

¹ Voir Romains 2.28-29 ; 3.30 ; Philippiens 3.3 ; Colossiens 2.11 ; 3.11 ; Galates 6.15, etc.

le livre du Deutéronome (7 à 9) ; le lien avec les « fruits de l'Esprit », joie, paix, amour, liberté, etc., souvent cités par Jésus dans son dernier discours, est évident...

Lors du repas qu'il a pris avec ses disciples avant de mourir, Jésus a donc institué ce que nous appelons aujourd'hui encore la « Sainte-Cène » (ou « eucharistie » : en grec εὐχαριστία / eukharistía signifie « action de grâce », le fait de remercier Dieu). Nous prenons ce repas de communion chaque dimanche en communauté, dans la foi au Seigneur qui nous unit avec Dieu notre Père, et les uns avec les autres. Nous sommes invités à célébrer cette « fête » de la Pâque « *en mémoire* » de ce que Jésus a fait pour nous, « jusqu'à ce qu'il vienne ».

Dans sa deuxième lettre aux Corinthiens, Paul apporte des précisions sur les dispositions « intérieures » de ceux qui s'appêtent à prendre ce « repas », qui se réduit aux deux symboles du pain et du vin. Il nous encourage à nous « purifier », à « éliminer le vieux levain (du mal, du péché), afin que nous soyons semblables « à une pâte nouvelle et sans levain ». Sans doute devons-nous commencer par « manger les herbes amères », reconnaître nos fautes, nos manquements, nos torts, envers Dieu et envers notre prochain ; mais nous devons aussi fêter notre délivrance avec joie, dans la foi au Sauveur ! C'est ce que Paul ajoute aussitôt : « Vous êtes déjà cette pâte nouvelle, sans levain, car le Christ, notre agneau pascal (notre Pâque), a été sacrifié. Célébrons donc notre fête, non pas avec du pain fait avec le vieux levain du péché et de l'immoralité, mais avec le pain sans levain de la pureté et de la vérité » (1 Corinthiens 5.7-8).

Il importe donc surtout de nous « revêtir » de la grâce, de cette nature nouvelle « de justice et de sainteté » que Dieu crée en nous par son Esprit et qui est le fruit de la vérité, comme le souligne Paul dans une autre lettre (Ephésiens 4.24). Le « repas du Seigneur » est à cet égard une véritable nourriture pour notre être intérieur renouvelé par l'Esprit de Dieu, le Seigneur nous comble de sa présence spirituelle :

Jean 6.53-57

« Oui, je vous le déclare, dit Jésus, c'est la vérité : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est une vraie nourriture et mon sang est une vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure uni à moi et moi à lui. Le Père qui m'a envoyé est vivant et je vis par lui ; de même, celui qui me mange vivra par moi. »

Paul ajoute un avertissement solennel afin que chacun célèbre dignement cette « Pâque » hebdomadaire : cette alliance est proposée à ceux qui la reçoivent par la foi en Jésus, et chacun est donc tenu de bien « discerner le corps et le sang de Jésus ». Il s'agit donc de saisir comme tout à nouveau le sens de ce repas, la grâce offerte par Dieu grâce au sacrifice de Jésus, chaque fois que l'on prend ce « repas » de communion (en général, le dimanche lors du culte). On ne peut célébrer ce repas à la légère, ou pire, comme une sorte d'orgie païenne, ce qui semble avoir été le cas des Corinthiens issus du paganisme (voir 1 Corinthiens 11), car il évoque ce que notre libération du mal, du péché, a coûté au Fils de Dieu : sa vie pour nous « racheter », pour payer la dette que nous avons envers Dieu de ne pas l'avoir aimé de tout notre cœur ni aimé notre prochain comme nous-mêmes pour accomplir sa loi... C'est de cela que nous devons « nous souvenir », en premier lieu : le Fils de Dieu s'est fait homme, il est mort pour nous, à notre place, il a subi le jugement divin et la condamnation que nous méritions, il a été ramené de la mort à la vie pour nous offrir le bénéfice de ce « sacrifice » : il nous offre le pardon, la justice, et la vie si nous plaçons notre entière confiance (foi) en lui, en son amour manifesté lors de cette Pâque unique dans l'histoire.

Enfin, nous ne pouvons pas pendre ce pain et ce vin, ces deux éléments qui représentent le repas de la Pâque dans son ensemble, en tolérant le péché (le « levain ») dans nos vies, sans le regretter sincèrement et sans chercher à nous en détourner : il nous faut « rechercher le ‘hamets dans nos « maisons », le « levain du péché » dans nos cœurs, nos vies ! Sinon cela revient, littéralement, comme l’avertit l’apôtre Paul, à nous exposer au « jugement de Dieu » :

1 Corinthiens 5. 6-8 : « *Il n’y a pas de quoi vous vanter ! Vous le savez bien : Un peu de levain fait lever toute la pâte. Purifiez-vous donc ! Éliminez ce vieux levain pour que vous deveniez semblables à une pâte nouvelle et sans levain. Vous l’êtes déjà en réalité depuis que le Christ, notre Pâque, notre agneau pascal, a été sacrifié. Célébrons donc notre fête, non pas avec du pain fait avec le vieux levain du péché et de l’immoralité, mais avec le pain sans levain de la pureté et de la vérité.* »

1 Corinthiens 11 : 23-29 : « *En effet, voici l’enseignement que j’ai reçu du Seigneur et que je vous ai transmis : Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain et, après avoir remercié Dieu, il le rompit et dit : Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. De même, il prit la coupe après le repas et dit : Cette coupe est la nouvelle alliance de Dieu, garantie par mon sang (sacrifice). Toutes les fois que vous en boirez, faites-le en mémoire de moi. En effet, jusqu’à ce que le Seigneur vienne, vous annoncez sa mort toutes les fois que vous mangez de ce pain et que vous buvez de cette coupe. C’est pourquoi, celui qui mange le pain du Seigneur ou boit de sa coupe de façon indigne, se rend coupable de péché envers le corps et le sang du Seigneur. Que chacun donc s’examine soi-même et qu’il mange alors de ce pain et boive de cette coupe ; car si quelqu’un mange du pain et boit de la coupe sans reconnaître leur relation avec le corps du Seigneur, il attire ainsi le jugement sur lui-même.* »

N’oublions pas, cependant, que cette « coupe que nous buvons », toujours selon Paul, est avant tout une « coupe de bénédiction » ! (1 Corinthiens 10.16). Le repas de communion est un moment de reconnaissance envers Dieu, dans la foi (la confiance), ce qui nous conduit à éprouver, peut-être comme tout à nouveau, la paix de Dieu, et sa joie, ses bons fruits ! Notons enfin le lien étroit entre ce repas et le baptême : lorsque nous mangeons le pain et buvons le vin, nous disons notre foi comme au jour de notre baptême : nous sommes morts avec Jésus (à cause de nos fautes, qu’il a prises à son compte), mais nous sommes aussi vivants avec lui, entièrement justifiés par notre foi en lui (à cause de sa justice, qu’il met à notre bénéfice) !

D’une Pâque à l’autre

Le repas de la Pâque, dans le cadre de la Nouvelle Alliance scellée par Jésus, est offert à tous ses disciples de tous les temps. Il nous engage, car il nous introduit dans une vie nouvelle, dans la communion retrouvée avec Dieu grâce au sacrifice de son Fils.

Manger le pain et le vin, chaque dimanche, est un signe de communion avec le Seigneur : nous sommes conduits à une véritable libération de « l’empire du péché » (cf. Romains 3 à 6), pour « appartenir au Seigneur » : c’est une « sanctification » (consécration à Dieu que nous reconnaissons comme le *Seigneur*), acquise définitivement par la foi, mais vécue de façon progressive et toujours inachevée dans cette vie. Cela n’est possible que dans la foi, la confiance au Seigneur Jésus, qui est l’Agneau parfait et le Sacrificateur bienveillant. Alors nous pourrons entrer pour toujours dans « le pays promis », dans la présence de Dieu, dont nous goûtons pour l’heure les « prémices », les premiers fruits...